

Faire trace, à plusieurs voix

Une restitution de l'atelier « Se co-former à la recherche », séminaire des Fabriques de sociologie du samedi 6 février 2016

À l'issue de l'atelier, dans les jours immédiats qui ont suivi, plusieurs participant-e-s ont partagé leurs retours (parfois sous la forme d'extraits de leur journal). Ces petites notices sont assemblées dans ce texte, sans logique spécifique autre que l'ordre de leur communication ; elles font donc trace à plusieurs voix.

Pascal Nicolas-Le Strat

L'après-midi, j'animais l'atelier « Se co-former à la recherche » en remplacement de Sébastien Joffres. J'ai proposé en ouverture que chacun formule la question (liée à la recherche) qui le préoccupe aujourd'hui. J'ai été attentif à ce que tout le monde s'exprime. En deuxième temps, j'ai proposé que ceux qui le souhaitaient puissent s'emparer d'une question qui avait été formulée et se mettent au travail avec la personne concernée pour essayer de cheminer avec elle dans son questionnement. La dynamique a pris et le groupe est resté plutôt bien centré et concentré. Ensuite, j'ai laissé un peu plus la situation s'établir librement. Pour ma part (j'ai profité un peu de ma position d'animateur), j'ai interpellé les ami-e-s à partir de cette question : comment décrire et nommer ce qui serait pour vous « votre » geste de chercheur, un geste qui établit votre style de chercheur ? Nous avons constaté que nous partageons plutôt des pratiques assez hybrides soit en recherche-action, soit entre sciences sociales et art. Moi aussi, je suis pris dans ces entremêlements de pratiques et, parfois, je me pose la question : en quoi, à l'instant, suis-je encore chercheur ? En quoi ce que je fais fabrique de la recherche ? En quoi un geste de recherche se distingue des autres gestes que j'engage dans un processus ? J'ai beaucoup aimé la façon dont les participant-e-s ont investi la question. Le travail serait vraiment à poursuivre. L'entrée par le geste est plus précise et plus exigeante que par la pratique ou l'activité, qui nous invite à revenir trop facilement vers des évidences. Nous avons une parole relativement constituée pour parler de notre activité, sans doute un peu moins pour entrer dans le détail des gestes. Yvain a avancé l'image du DJ pour restituer la façon dont il a pratiqué la recherche lors de l'écriture de sa thèse. Il a accouplé, assemblé, mis en tension, recouvert, entrecoupé des mots d'auteurs et des observations, des observations d'un lieu et celles d'un autre ; Anne-Claire a évoqué pour sa part la couture / la broderie. La caractérisation de nos gestes passe par la mobilisation d'images et de métaphores. Le geste nous fait entrer dans la part la plus sensible de notre métier. L'atelier a pris alors de belles couleurs et de belles tonalités.

Une question, sur la fin, a été juste esquissée. Elle aussi mériterait de plus amples développements. Pauline a évoqué les enjeux de légitimité pour les chercheur-euse-s non statutaires. Je l'ai invitée à s'approprier la question et à la développer pour elle-même. Elle a accepté ce petit défi et elle a décliné les facteurs qui lui apportent cette légitimité indispensable. Je ne les ai pas notés, alors que j'étais très à l'écoute. Je paie là ma fatigue de fin de journée. J'ai pris la parole pour dire que je disposais aujourd'hui de tous les signes (les insignes) de la légitimité mais qu'ils ne me suffisaient pas. Je me sens légitime en tant que chercheur quand je suis en capacité / en situation d'éprouver une réalité. Le jour où je ne le vis plus, alors j'aurai quitté la pratique. Je serai peut-être devenu administrateur de recherches ou accompagnateur des travaux des autres.

À la fin de l'atelier, j'ai proposé que chacun-e m'adresse un mot, une question, un paragraphe, un petit texte grâce auquel il viendrait dire ce qui fait trace pour lui à l'issue de cet échange. Ce peut être un simple mot ou une courte question mais ils seront parlants dès lors que ces mots et ces quelques lignes dialoguent entre eux, se font écho, se rapportent les uns aux autres. J'espère que ce petit défi (revenir vers une expérience et en restituer quelques mots ou quelques lignes) sera collectivement relevé. [Journal, samedi 6 février 2016]

Anne-Claire Cormery

... Nous mettons en commun nos questionnements sur notre rapport à la recherche, dans nos champs disciplinaires, à travers nos singularités.

Faire de la recherche apparaît comme un partage du sensible pour reprendre ici une expression de Jacques Rancière, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de "théorie", faire de la recherche s'inscrirait dans une question plus vaste. Au sein même de l'expérience sensible de la vie, il y aurait des dispositions, des formes d'inclusion et d'exclusion qui définiraient un être ensemble.

La recherche correspond à ce processus de "bricolage", de création de dispositifs, de redistribution du réel et donc de cet être ensemble.

Un peu comme une archéologie à la Michel Foucault, quelqu'un souligne dans le groupe, Louis je crois, que la recherche permet de voir, d'entendre ce qui auparavant n'était pas visible, pas dicible. C'est donc que l'ordre du monde serait pré-inscrit dans une configuration où il y a des choses que l'on peut entendre comme un discours par exemple et d'autres comme du bruit. Le processus de recherche bouleverse cette configuration. Cela inscrit la recherche comme une activité éminemment politique. Il en a été question dans notre discussion lorsque nous avons abordé la question de l'institution qui peut opprimer, réduire, écraser l'activité ou nier, illégitimer les acteurs de la recherche.

Se pose alors la question de la reconnaissance. La reconnaissance que l'on s'accorde à soi-même.

Une femme dans le groupe, Pauline je crois mais je ne suis pas certaine de son prénom, nous explique par quel procédé elle s'auto-légitimise en tant que sociologue. Elle parle des crises de légitimité qu'elle traverse régulièrement. Je pense alors à ces institutions qui s'auto-alimentent, coupées des acteurs qui pourtant dans un paradoxe assez fou les incarnent, à la couche de sédiment qui se calcifie entre activité et discours.

Quelles normes alors pour se reconnaître chercheur dans le regard de l'autre?

Je crois que ce sont ces questions qui sont au cœur du partage du sensible, c'est-à-dire la question de la séparation de l'activité et de la reconnaissance, peut-être en d'autres termes la question de la séparation entre le discours et l'affect comme un marqueur fort du passage du sensible aujourd'hui.

[Journal du 6 février 2016]

Pauline Schérier

Se co-former à la recherche ?

Cette question résonne pour moi de manière singulière dans la mesure où j'ai choisi pour l'heure un parcours de chercheuse « autonome » (en tous cas vis-à-vis de l'université) dans une perspective de recherche impliquée et de recherche-action. Je me considère en formation depuis que j'ai soutenu mon

master de sociologie.

Comment je me forme ? principalement au contact des autres, qu'ils soient collègues doctorants, chercheurs confirmés, acteurs sociaux ou personnes concernées rencontrées dans l'action. Je me forme par la pratique (de terrain, d'écriture, de réseaux) en essayant de "tirer parti" de toutes situations. Je pense par exemple à un temps pris sur le coin d'une table avec un collègue doctorant qui m'a généreusement offert une introduction à un concept de Bruno Latour.

Dans ce paysage, les fabriques de sociologie constituent une opportunité supplémentaire de « me former », que ce soit au sein de notre groupe local à Montpellier ou au séminaire national à Paris, par le partage d'expériences de recherche : découverte de paysages théoriques, expériences de terrain, questions de méthodologie, partage de lecture...

Je me rends compte en écrivant que si je devais décrire un geste, comme nous avons tenté de le faire dans l'atelier, j'ajouterais à la figure du Dj, du couturier et du bricoleur celle de la voyageuse. Pour moi ma pratique de recherche est un voyage avec tout ce que cela comporte d'excitation, de préparation, de choix d'objets (de dispositifs) mis dans le sac à dos, de vécus insolites, de peurs, de déceptions, de remise en question, d'acculturation, de compagnons de route, de rencontres, de réflexion, d'écriture, de cartographies, d'enregistrements, de lectures... Peut être une manière de poursuivre autrement les nombreux voyages que j'ai fait de 20 à 30 ans.

Le séminaire de samedi est clairement un temps de formation, principalement parce que je repars avec des éléments qui me permettent de faire évoluer la problématisation de mon travail. Avec les apports d'Alain Bertho et de Marie-Thérèse Savigny je fais avancer le travail ; avec l'atelier collectif je m'inscris dans un paysage, je me positionne dans un ensemble de pratiques dont chacun s'attache à montrer les singularités et les différences mais qui, pour moi, relèvent d'un positionnement politique commun (qui ne veut pas dire lisse ou homogène) qui fait lien et qui fait sens. C'est ce que je peine à trouver ailleurs. Car, souvent sous des dimensions méthodologiques semblables, les positionnements politiques diffèrent trop fortement. Et j'ai besoin d'une communauté politique.

Se co-former à la recherche implique donc, je crois, à la fois une certaine autonomie, des expériences concrètes de recherche, des espaces collectifs d'échanges et de réflexion, et une ou plusieurs communautés de référence.

Demeure la question de la « validation » de mes travaux. Elle passe avant tout par celle des personnes avec qui je travaille avec ce souci de mettre en partage le processus et les résultats de la recherche. Elle passe aussi par des temps de communication publique dans le cadre de séminaires ou d'ateliers, véritables « épreuves » de validation. J'aimerais, dans un futur proche, qu'elle passe aussi par leur diffusion et leur appropriation par des personnes concernées d'une manière ou d'une autre sur d'autres territoires. La question de la réalisation d'une thèse universitaire demeure pour moi une question ouverte. Si j'ai, par conviction, dépassé l'enjeu de la légitimation sociale, demeurent ceux du voyage initiatique, de la légitimation personnelle et de la progression professionnelle.

Le voyage de la recherche est un voyage au long court.

Yvain Von Stebut

Se régénérer.

L'atelier « Se Former à la recherche » m'a permis de me reposer la question suivante : comment poursuivre une recherche vivante ? Dans mon cas c'est un problème important, puisqu'au terme de ma thèse et de sa publication j'ai de réelles difficultés à poursuivre mes activités de chercheur de façon

satisfaisante. Cela tient à un positionnement hybride (entre le champ de l'art et celui de la recherche) et à mon « tempérament périphérique ». Ces rencontres sont stimulantes car elles permettent de réactualiser certaines notions. J'ai senti qu'il y avait d'importants enjeux de régénérations dans ces échanges. Du moins je l'ai vécu comme tel et l'atelier de samedi dernier m'a apporté beaucoup de réponses : se rappeler qu'on tâtonne et qu'on bricole, que l'on remix et que l'on coud avec les données que nous glanons... ça me semble important. J'ai été très sensible à cette circulation d'idées et notamment quand il a été question « d'assumer sa fragilité sur le terrain en demandant l'aide de ceux qui l'habitent ». Je trouve vraiment intéressant d'envisager la recherche comme une coopération, comme un entremêlement d'expériences et de réflexions.

Lise Rimbart

Ce qu'il me reste à l'issue de ce temps. Se co-former à la recherche – quelques notes. Que je reparcours des yeux – des mots posés pour décrire des formes et façons de pratiquer la recherche – mimétisme, tâtonnement, écriture au km, être en recherche, se désinitier, s'autoriser, s'initier – jonction entre vécus et pratiques, en relation avec le commanditaire – la recherche impliquée, trouver la racine, le compost, l'humus, rendre compte du modelage du réel qu'on produit – concrétude [mise en image par les mots], effet de distanciation, ethno-méthodologie = perturbation du rituel – transduction, induction/déduction – un radis pour fixer une dentelle de concepts – construire le dispositif qui va incarner le concept – mixer les savoirs, dosages et branchements – en devenant lecteur de son écriture – « couturier du réel » – pratique minutieuse et l'envie de composer sans dénaturer – se mettre en situation de fragilité – des mots qui montrent qu'on cherche le chercheur, les chercheurs – sa légitimité – les frontières de la recherche – l'action recherche et la recherche-action – la recherche d'action – perdre la recherche – rendre des comptes avant même la production – densification institutionnelle – qui valide le résultat de la recherche ? – on cherche le geste de la recherche – quelle relation avec l'accompagnant de la recherche ? la compagne ? – la partie de soi que l'on met dans la recherche, partie de son corps – quel est mon regard de chercheur ? – la reconnaissance, l'auto-légitimation, énumération de critère de légitimation –

Ce que je souhaite (re)tenir de ce temps, c'est quelques pistes fécondes qui me seront nécessaires pour cheminer vers la recherche, ma contribution à la production d'un savoir qui pourrait dire le monde / ma perception du monde – un savoir critique qui dit le crucial de ce qui se joue aujourd'hui dans l'évolution accélérante du monde – et qui donne à penser l'action à mener collectivement, individuellement, pluriellement, consciemment – un savoir à partir d'un collectif, d'individus, de lieux et de réalités vécues – des pistes qui m'aideront à légitimer ce passage à la recherche, qui m'aideront à la nourrir – organiser cette mise en recherche, lui donner une direction, un sens, la dire – il me reste des éléments pour nourrir confiance en moi et légitimité à m'atteler –

Mais je sais aussi qu'il me reste, au delà des mots reparcourus, une question – tiraillante, inhibante – celle de la production, au delà du processus de recherche – ou encore des échos, ce qu'on provoque par la recherche, le fait de poser la question, d'en définir les termes – la responsabilité que l'on porte quant à cette production, le résultat et ce qu'il véhicule(ra) –

Et si le résultat de mon travail est médiocre ? Faux malgré toute la sincérité que j'y mets ? Si je faillis ? Et que directement ou indirectement il renforce des logiques contre lesquels je souhaite lutter ?

Est-il possible de chercher sans produire ? De se passer de la reconnaissance liée au résultat, à la production et sa diffusion ? N'est-ce pas cette attente impérative de résultat qui rend le travail et le processus de recherche riche ? Quel équilibre entre recherche et résultats ? Et quelle diffusion de ces savoirs critiques produits ?

À ce stade, je (re)tiens les pistes et vais devoir trouver, inventer un dispositif face au résultat – projeté ou réel – qui me conviendra en tant que (future) chercheuse, productrice de savoir et vais tenter de pénétrer, me frayer un chemin dans l'institution pour contribuer à la production d'un savoir critique.

Swan Bellelle

Résonnances et raisonnantes suite à l'atelier « Se former à la recherche ». Esquisse de quelques gestes de ma recherche : La recherche comme « approche ».

- Provoquer et transgresser l'existant (l'institué) pour :

Instaurer des « analyseurs » qui font « parler » les situations et les allants-de-soi quotidiens (micro-performances heuristiques et instituanes). En un mot : Expérimentons ! ;

Amorcer une dé-logicisation de la pensée et, corrélativement, promouvoir une pensée du ou de la Logique. Tensions entre « arbre » et « rhizome » ; « carte » et « calque », tracer des « lignes de décolonisation ». En un mot : Pensons !

- Traverser, passer, déambuler, dériver pour actualiser la transduction (mettre en crise les frontières héritées, enseignées) pour :

Bousculer les réductions déductives et faire bégayer les approximations inductives ; Traduire, re-traduire, fabriquer des récits d'expériences (individuelles et collectives) à partir des situations singulières éprouvées ;

Engendrer des usages performatifs des couples binaires (théorie/pratique, recherche/action ; raison/passion ; individuel/collectif ; profane/professionnel ; centre/périphérie ; dedans/dehors...) : quid de nos dispositifs !

- Se décaler, se déplacer pour :

Se dépayser et se dés-identifier de ses appartenances (identitaires, organisationnelles, institutionnelles, groupales...) : ceci n'est pas la Recherche (Magritte) ! ;

Se mettre en risque et (se) réinventer constamment dans les relations et les changements de places « conçus » (transversalité volontariste) : l'égo-centrisme et l'ethno-centrisme guettent alors une dose de relativisme (qu'il faut relativiser) est prescrite ! : Je suis davantage que Moi (non je ne suis pas fou !)

- Rencontrer : (s') accueillir soi-même, l'Autre, le monde : disponibilité et transactions interculturelles : entre « occuper » et « projet » (architectures) et « habiter » et « trajet » (archi-textures et « parcelles d'autorisation) : fabriquons nos maisons !

- Écrire : s'éprouver dans l'activité régulière d'écriture et éprouver les « technologies de l'intellect » ; mettre en forme(s) les traductions/transductions/transactions (biographiques, sociales, organisationnelles, institutionnelles...) mises en tension avec les voies classiques de la connaissance (induction et déduction). Éloge des « écritures impliquées » !

- Jouer et se construire ses *pharmakons* : sérieux/frivole ; dedans/dehors ; centre/périphérie ; moule/modulation ; institué/instituant. Vive l'Homme des frontières !

- Tenter de se positionner : institutionnalisation (entre « moule » et « modulation » / « formulaires » et « reformulations ») c'est « gester » (éthique/esthétique), « tramer » son inachèvement constitutif : Dis-moi ce que veut dire ADULTE ?

- Se former tout au long et tout au large de la vie y compris « dans », « par » et « avec » l'activité de recherche (conçue comme activité non individuelle – même si l'Université propose l'inverse dans l'affiliation et les rites qu'elle propose) : et oui, ce n'est pas fini !

Louis Staritzky

J'ai passé ma journée à la Fac pour le séminaire des Fabriques de sociologie. Durant l'atelier « ce co-former à la recherche », plusieurs questions ont émergé de nos échanges et nous tentions d'apporter une réponse singulière au groupe que nous formions. Ce moment de co-formation a été très réussi, il m'a permis de mettre en mot des « impensés » de ma pratique de chercheur, notamment lorsque Pascal a tenu à ce que nous tentions d'explicitier nos gestes de chercheur. Je n'ai pas tout de suite pris la parole, j'ai pris mon temps en écoutant les autres. Je me demandais où mon approche de chercheur s'explicitait le plus dans mon quotidien. Au bout de quelques minutes, après avoir entendu plusieurs autres « fabricants », la réponse me parut très claire, très simple, mon geste de chercheur c'est de « porter le regard ». J'ai appris et j'apprends encore à voir et à lire le texte social de la ville. Il y a cette phrase de Lefebvre qui dit que « le présent, le passé et le possible sont indissociable », qu'ils sont toujours là sous nos yeux. C'est bien ces trois dimensions que je tente de percevoir, de ressentir par le regard. Je ne pense pas en rajouter quand je dis que je vois différemment depuis que je lis Lefebvre, Benjamin, les situs et quelques autres. Voir la ville et ses possibles c'est toute une éducation. Il y a une dimension sensible dans ce « voir »-là. J'ai été attentif à l'hypothèse que Pascal a avancé, il y a quelques jours, sur la distinction qu'il fait entre la vision et la vue, sur le fait qu'un spécialiste de l'ophtalmologie était capable de lui apporter une expertise très précise de sa vision, mais se trouvait incompétent pour parler de sa vue, précisément parce que cette dernière relevait du domaine du vécu. Le regard du chercheur pour moi ce n'est pas celui de l'expert, notre regard est situé, il est impliqué, ce n'est pas non plus celui du « bon voyant ». C'est celui capable de percevoir le sensible d'une situation, de porter le regard sur cette simultanéité quotidienne : le passé, le présent, le possible. Je suis content d'avoir pu aujourd'hui cheminer sur ma façon d'être (et de ne pas être) chercheur. J'ai pris plaisir à le faire en collectif, précisément parce que ce collectif était hétérogène, précisément parce que les spécialistes de la recherche en sciences sociales ne se co-forment pas à la recherche. [Journal du 6 février 2016]

Pierre Hébrard

Tant de choses dites, écoutées, partagées. Je relis mes notes. Impression de relative dispersion, d'être face à une forêt sans savoir quelle direction prendre, mais quelques pistes, quelques sentiers à suivre, sans savoir où ils mènent.

Repérer ce qui fait sens (signification et direction), autour de quelques oppositions, tensions ou contradictions (dialectiques ?)

Printemps arabes (espoir) et chaos mondial désespérant (Syrie, Irak,...)

Fermeture de l'espace politique et replis ou révoltes

La politique qui reflue – le(s) politique(s) cramé(s) – et la religion qui afflue

Crise de la parole autorisée (décrédibilisation des discours scientifiques et pédagogiques) et complotisme débridé ou dogmatisme religieux

Radicalisation, dé-radicalisation et éloge d'une autre radicalité (radicalité de la pensée, de la recherche : analyser les racines du mal)

Présentéisme (no future) et "un autre monde est possible"

Le "nous" manquant et le(s) "nous" émergent(s), les nouvelles subjectivités collectives

Oubli de l'histoire et devoir ré-historiciser notre pensée (mobiliser le passé pour penser le présent)

Ce qui n'en finit pas de mourir et ce qui peine à naître (mais le futur est au travail dès aujourd'hui)

Incompétence institutionnelle et expertise populaire

Re-devenir radical ou mieux : rhizomal